

un peu les poignets avec de la neige, après quoi m'emparant tout doucement du casse-tête, je lui en déchargai un coup de toutes mes forces sur le front. Je crois bien que je le tuai du coup, mais pour en être plus sûr, je saisi son couteau que je lui enfonçai dans le cœur. Et cette fois je ne pris pas le temps de voir s'il était bien mort. Je me mis à courir de toutes mes forces, sans savoir où j'allais, pendant plus de deux heures. Heureusement que la nuit arrivait ; mes forces commençaient à m'abandonner. Bientôt il fit nuit noire. Je me traînai à genoux jusqu'à un profond taillis de sapin au milieu duquel je tombai, à bout de forces. Je ne sais si je m'endormis ou m'évanouis. Il était grand jour quand je m'éveillai ; quatre sauvages, le casse-tête à la main m'entouraient. Ce n'étaient pas les sauvages qui m'avaient fait prisonnier. Le plus grand des sauvages, qui paraissait être le chef, me dit en bon français : " Lève-toi, que fais-tu là ? "

—Je me suis écarté dans le bois, que j'ai dit.

—Tu faisais partie des français qui ont attaqué les Iroquois ? Quel est celui qui conduisait tout le monde ?

—M. Colas, que lui réponds.

—Colas, qu'il répète en se passant la main sur le front, puis après un instant, Colas Perrot, qu'il dit.

—Lui-même, que j'ai répondu.

—Je connais. Malin quand il s'bat. Bon, après la bataille. Veux-tu porter une parole. Tu mérites la mort, je te fais libre.

Je n'avais pas à choisir.

—J'ai porté bien avec plaisir, mais j'ai faim, que j'ai dit.

—C'est bon, qu'il me réponds. Tu vas manger ; après tu partiras. Tu diras à Colas " que la Chaudière Noire t'a donné la liberté sous conditions ; qu'il demande à Colas de protéger sa femme et sa fille Corlarine qu'il connaît ; et que s'il veut leur rendre la liberté la Chaudière Noire promet de lui donner ce qu'il demandera. " As-tu compris ?

—Oui.

—Bon, manges et pars. Tu donneras cela à Colas pour qu'il la donne à ma fille ; et il me remit ce petit paquet que voici.

Après avoir bu une couple de bonnes tasses de café des bois et manqué deux ou trois bonnes tranches de caribou boucané, je me sentis tout à fait bien et je partis avec les trois Iroquois pour aller chercher un canot jusqu'à la bourgade des Outawans. Ça nous prit beaucoup de temps. Enfin, après avoir abordé à une lieue d'ici à peu près, deux des sauvages sont restés au canot, et l'autre, que vous voyez avec un pavillon blanc là-bas, m'a accompagné et attendu que je lui porte votre réponse.

—C'est bien, Goupil, tu es un brave garçon. On t'a conservé la part du butin fait sur les Iroquois, dans l'espérance qu'on te retrouverait un jour. Vas trouver Verchères ; il te fera donner ce qui te revient, pendant que je vais porter ce petit paquet à la fille de la Chaudière Noire.

Colas ne s'était pas mépris sur le sentiment que Corlarine éprouvait pour lui. Il se sentait

gêné et troublé d'avoir à garder auprès de lui pendant une si longue marche à travers les solitudes des forêts, cet enfant de la nature qui, sans s'en apercevoir, s'exposait à des dangers que dans son inconsciente innocence elle ne soupçonnait même pas. Il était content de la présente occurrence qui allait le tirer d'un grand embarras, en lui ôtant la responsabilité de la conduire à son village, si loin. La femme et la fille de la Chaudière Noire avaient été logées dans la cabane même réservée à Colas ; mais il n'y avait pas encore mis les pieds depuis qu'elles y étaient installées.

Quand il entra, aussitôt que Corlarine l'aperçut, elle courut à lui, les bras tendus, et lui prit les mains. Les yeux, à demi fermés, l'interrogeant du regard.

—Tu as été bien longtemps Colas, sans venir nous voir.

—Belle enfant, lui dit-il, en dégageant doucement ses mains, j'ai été bien loin d'ici, et j'étais bien occupé : j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre ainsi qu'à Doilé. Mais où est-elle donc, Doilé ?

—Me voici, M. Colas, dit Doilé en soulevant une peau suspendue à l'entrée d'une petite chambre arrangée pour leur convenance, et qu'elle est donc cette bonne nouvelle que vous m'apportez ?

—J'ai reçu un message de ton mari, Doilé ; et ce petit paquet pour toi Corlarine. La Chaudière Noire me fait demander de vous protéger et offre de me payer tout ce que je voudrai pour votre liberté. Vous n'êtes pas prisonnières, vous êtes libres toutes les deux. Vous pouvez partir quand vous voudrez. Le messager de la Chaudière Noire vous attend.

Une exclamation de joie s'échappa simultanément de leur bouche en apprenant cette nouvelle. Doilé saisit la main de Colas et la couvrit de baisers : Corlarine baissa les yeux et s'assit sur un petit ballot de fourrures qui avait été apporté le jour même et déposé dans la cabane. La première impression de la pauvre enfant avait été un sentiment de joie en apprenant que son père était en bonne santé et libre. La seconde était un sentiment de répulsion et d'effroi en songeant qu'elle allait encore être exposée aux cruelles sollicitations d'Aniaronti.

—Qu'as-tu donc, Corlarine, dit Colas. N'es-tu pas contente d'aller retrouver ton père ?

—Je voudrais voir mon père, mais je n'ose pas me résoudre à aller le trouver. Je veux rester avec toi, Colas, j'ai peur.

Doilé, qui crut comprendre le sentiment qui faisait ainsi parler Corlarine, dit à Colas :

—Elle a peur d'Aniaronti ; elle a déjà trop souffert de sa violence et de sa dureté.

—Oh ! Colas, reprit Corlarine, gardes-moi avec toi ; je suis ta prisonnière, je serai ton esclave.

—Non, Corlarine, tu n'es pas ma prisonnière, va trouver ton père, tu n'as rien à craindre, Aniaronti est mort.

—Tu veux que je partès ? alors reprends cela. Elle tira de son sein une petite croix d'argent que Colas lui avait donnée le jour qu'elle avait été baptisée par le Père Lemoine à Ounontagné ; après l'avoir baisée avec ferveur, elle la présenta à Colas, et une larme de ses yeux lui tomba sur la main. Il la